Entre Rome et Berlin

Marilou Orso

Entre Rome et Berlin

Le destin de Lise

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12628-9

PREMIÈRE PARTIE

Une nouvelle vie à Rome

Quand Davide rencontre Lise

J'étais rentré depuis une demi-heure environ, et je m'apprêtais à passer une soirée au calme, en vieux solitaire, devant un plat surgelé et la télévision, lorsque le téléphone retentit vers les 22 h 00.

– Allo, Salvatore, c'est Martin.

Je restais sans voix un court instant. Martin était mon beau-frère. Deux ans après le décès de ma sœur, son épouse, il avait décidé de partir s'installer à Munich avec sa fille. Nous nous étions perdus de vue depuis près de dix-huit ans.

Bien que nous soyons au début du mois de janvier 2001, je me doutais bien qu'il ne téléphonait pas, après tout ce temps, uniquement pour me présenter ses vœux. Je ne savais pas trop quoi dire, il y avait si longtemps que nous ne nous étions plus contactés !

– Bonsoir Martin. Comment vas-tu depuis tout ce temps ? Et Lise, ce doit être une grande fille à présent !

Martin me dit que justement son appel téléphonique concernait Lise. Il m'expliqua que sa fille venait de quitter l'homme avec lequel elle vivait à Vienne, pour se réfugier chez lui à Erlangen. Mais il fallait absolument qu'elle quitte le pays avant que cet homme ne la retrouve. Tout naturellement, il avait pensé à moi, son oncle, qui offrait le double avantage de ne pas être en Allemagne et dont l'existence était inconnue de ce mystérieux individu. J'apprenais donc en même temps que mon beau-frère n'était plus à Munich, mais à Erlangen et que ma nièce vivait en Autriche avec un homme qu'elle devait fuir. J'avais l'impression de parler avec l'un de mes commissaires au sujet d'une des nombreuses enquêtes en cours. Je demandais des précisions à Martin :

– Peux-tu m'en dire davantage sur cet homme que Lise doit absolument fuir. Est-il dangereux ? Lise craint-elle pour sa vie ?

Mon beau-frère me rassura sur ce point. Non, Alex n'était pas dangereux au sens où un policier tel que moi pouvait l'entendre, mais il chercherait par tous les moyens à retrouver Lise et il réussirait à la convaincre de revenir avec lui. Il m'affirma que Lise devait s'éloigner de ce garçon, c'était mieux pour tous les deux. Leur relation passionnée était devenue toxique. Martin souhaitait que Lise me rejoigne à Rome pour quelques semaines, le temps pour elle de se retourner et de rebondir. Le premier instant de surprise passé, j'acceptais, bien sûr, d'accueillir ma nièce, la fille de ma sœur ainé Caterina, partie bien trop tôt. Dans mon dernier souvenir, ma nièce était une petite fille de six ans que je faisais sauter sur mes genoux lorsque je rendais visite à ses parents à Paris !

Lise devait prendre un train depuis Erlangen qui l'amènerait à Munich. De là, elle prendrait un avion en direction de Rome. Elle devait arriver à l'aéroport de Rome Fiumicino vers 12 h 00.

Lorsque je rentrais dans le commissariat, le lendemain matin, ma secrétaire m'attendait de pied ferme :

– Monsieur Mancini, le Préfet vient d'appeler, il veut vous voir rapidement. Vu le ton de sa voix, je pense qu'il vaut mieux ne pas trop le faire attendre.

Je suis responsable du Bureau Central National d'Interpol à Rome. Ce bureau coordonne les enquêtes internationales et l'action policière des quatre principales forces de police italiennes. Il assure la circulation des informations entre services et agents, notamment en ce qui concerne les personnes soupçonnées de complicité de trafic de migrants et de traite des êtres humains, l'identification et la localisation des combattants terroristes étrangers. Les caractéristiques internationales des zones criminelles et leurs liens avec les réseaux criminels du monde entier rendent le rôle du bureau que je dirige fondamental pour le maintien de la sécurité nationale et régionale. La tâche des équipes que je coordonne est immense, mais

tellement valorisante à chaque fois qu'une mission est couronnée de succès grâce aux efforts conjugués d'équipes compétentes.

Cette réunion ne pouvait pas tomber plus mal ! Je connaissais assez les réunions préfectorales pour savoir que je ne serai jamais sorti à temps pour accueillir Lise à l'aéroport. A qui confier le soin d'aller chercher ma nièce ? Il me fallait quelqu'un qui parle français ou au moins anglais, Lise ne parlait pas un mot d'italien ! Je ne pouvais pas envoyer n'importe qui, il me fallait une personne de confiance.

A ce moment-là, j'aperçus Davide Moretti, le jeune commissaire, nouvellement arrivé dans l'équipe, qui sortait de son bureau. Je me souvins d'avoir lu dans son curriculum vitae qu'il parlait le français. Je l'interpellais :

– Davide, tu peux venir me voir une minute s'il te plait ? assieds-toi, je t'en prie. J'aurais besoin que tu me rendes un service. Voilà, je suis attendu chez le Préfet et tu sais comment ça se passe, j'en ai pour la matinée, facilement ! J'ai lu dans ton curriculum vitae que tu avais étudié le français. Alors, je souhaiterais que tu ailles chercher ma nièce à l'aéroport tout à l'heure. Elle arrive de Munich par l'avion de 12 h 05. Elle est française et ne parle pas un mot d'Italien.

Davide n'avait pas l'air enchanté par ma demande, mais il n'osa pas refuser et, après un instant d'hésitation, il me dit :

– Oui, bien sûr, mais elle ressemble à quoi ? Je fais comment pour la reconnaître ?

– Pour tout te dire, je n'en sais rien moi-même ! La dernière fois que je l'ai vue, elle avait huit ans, elle en a vingt-six aujourd'hui ! Tu n'as qu'à écrire son nom sur un écriteau, une ardoise, je ne sais pas, moi ! Tu la fais appeler au micro par une hôtesse, elle s'appelle Lise Roche. Débrouille-toi ! Et sans lui laisser le temps de réagir, je partis pour la Préfecture, laissant Davide planté dans mon bureau.

En fin de matinée, Davide se rendit à l'aéroport de mauvaise grâce. Il avait un travail fou et son chef l'envoyait jouer les babysitters ! Après avoir un peu tourné dans les allées du parking pour trouver une place, il gara son véhicule et entra dans le hall de

l'aéroport. Il avait vu, sur le panneau d'affichage de l'entrée, que l'avion en provenance de Munich avait atterri et il espérait qu'il n'avait pas fait attendre la nièce de son chef. Mais les passagers n'étaient pas encore parvenus jusqu'au hall, Davide fut soulagé. Il se mit face à la porte de sortie, l'écriteau qu'il avait fabriqué à la hâte avant de quitter le commissariat, bien en évidence.

Lise descendit de l'avion. Elle suivit le flot des voyageurs, récupéra ses bagages et se retrouva dans le hall de l'aéroport. Elle s'attendait à voir son oncle, mais c'était un jeune homme qui l'attendait. Il tenait une feuille de papier sur laquelle son nom était écrit au gros feutre noir. Le premier instant de surprise passé, elle s'avança vers cet homme d'un air décidé, faisant rouler derrière elle sa grosse valise sur laquelle était attachée un sac cabine. Elle se demanda comment elle allait s'adresser à lui, et, un peu au hasard, décida d'employer l'anglais, langue véhiculaire par excellence :

– Bonjour, je suis Lise Roche.

Davide ne répondit pas tout de suite. Il prit quelques minutes pour détailler la jeune femme qui venait de l'aborder. Lise était brune avec des yeux foncés. Son teint clair contrastait avec la couleur de ces cheveux, impeccablement disciplinés dans un chignon qui laissaient glisser quelques mèches ondulant autour de son visage. Cette coiffure lui donnait un air de Madone des peintures italiennes du XVIème siècle. Elle était fatiguée et amaigrie par les épreuves qu'elle venait de traverser, pour autant, sa beauté attirait le regard. Lise était vêtue d'un jeans, d'une blouse blanche qui tombait fluidement sur ses épaules et sa poitrine. Elle était d'une élégance remarquable. Son charme incroyable n'avait pas échappé à Davide qui avait du mal à détacher son regard de cette silhouette à l'allure souple et féline. Il tendit la main à Lise et se présenta, dans un français impeccable, teinté d'un charmant petit accent italien :

– Bonjour, je m'appelle Davide Moretti. Je travaille avec Monsieur Mancini qui m'a chargé de venir vous chercher. Il a dû se rendre à la préfecture, il ne pouvait donc pas venir lui-même à

l'aéroport. Si vous avez récupéré tous vos bagages, nous pouvons y aller, je suis garé un peu plus loin, sur le parking.

Lise serra la main tendue et confirma qu'elle avait effectivement eu le temps de récupérer ses affaires avant d'atteindre le hall d'accueil. Ils se dirigèrent ensemble vers la sortie. Davide ouvrit la portière côté passager et invita Lise à s'assoir. Il fit ensuite le tour de la voiture pour s'installer au volant, après avoir mis la valise dans le coffre du véhicule.

Davide avait une conduite agréable, douce et régulière qui aurait presque endormi Lise, tant elle se sentait lasse, mais le trajet fut de courte durée. Davide gara le véhicule dans la cour du commissariat et accompagna Lise jusqu'à mon bureau. Je n'étais pas encore revenu de chez le Préfet. Il était presque 13 h 30. Davide n'avait pas encore déjeuné. Il s'apprêtait à se rendre dans le petit restaurant tout proche qui servait de cantine au commissariat, pour avaler quelque chose à la hâte. Au moment de sortir, il eut quelques scrupules à laisser Lise toute seule dans mon bureau. Il revint sur ses pas et l'invita à venir déjeuner avec lui. Lise n'avait pas très faim, mais elle n'avait pas non plus envie de se retrouver toute seule dans ce lieu qu'elle ne connaissait pas, au milieu de gens avec qui elle ne pouvait pas communiquer facilement. Elle suivit Davide avec soulagement. Le déjeuner fut plutôt silencieux. Davide était peu bavard et Lise très pensive. Ils ne s'attardèrent pas et lorsqu'ils sortirent du restaurant pour rejoindre le commissariat, je revenais de la préfecture et je me dirigeais vers eux à grands pas. Dès que je fus à portée de voix, je m'adressais à eux :

– Au commissariat, on m'a dit que je vous trouverai ici.

En regardant ma nièce, j'eus l'impression, l'espace d'un instant, de retrouver ma sœur. Lise était le portrait de sa mère à son âge. Je la pris dans mes bras et je l'embrassais avec émotion. Je m'écartais un peu d'elle, je lui pris les deux mains et je lui dis :

– Comme tu es devenue belle, ma chérie. As-tu fait bon voyage ? Tu as fait la connaissance de Davide ? Excuse-moi, mais tu sais, le travail ! Je ne pouvais pas être là pour t'accueillir. On va

se rattraper, rassures-toi. Ce soir, je suis tout à toi. Lise retint à grand peine les larmes qui montaient à ses yeux. Elle se contenta d'esquisser un petit sourire et suivit Davide qui mettait sa valise dans le coffre du véhicule de son oncle. Elle prit congés, le remercia pour le déjeuner et monta rapidement dans ma voiture. Je lançais un sonore :

– Je reviens tout de suite !

En direction de Davide, et je la conduisis chez moi. Mon appartement n'était pas très éloigné du commissariat.

Lise entra dans l'immeuble où j'avais élu domicile voici déjà vingt-cinq ans. J'appuyais sur le bouton de l'ascenseur :

– J'habite au quatrième et dernier étage, ma chérie, tu verras, la vue sur Saint-Pierre est magnifique.

Cet appartement me venait de mes parents. Il était situé sur la rive ouest du Tibre, à proximité du Vatican et du château Saint-Ange, lieu hautement touristique. Pourtant, le quartier était relativement calme. J'avais confortablement aménagé mon intérieur au fil des années, mêlant les meubles anciens de mes parents et ceux, plus modernes, que j'avais choisis avec mon épouse. Elle avait un goût certain, aux dires des rares personnes qui eurent l'occasion de venir chez moi.

Je conduisis Lise vers la chambre d'amis que j'avais apprêtée la veille pour elle, je lui montrais au passage la salle de bain et je lui dis :

– Tu es ici chez toi ma chérie. Je suis heureux que tu viennes un peu bousculer ma routine de vieux célibataire. Prends le temps qu'il te faudra, nous ne sommes pas pressés.

Je sentais le regard de Lise qui s'attardait sur moi, comme si elle voulait redécouvrir cet oncle qu'elle n'avait pas revu depuis dix-huit ans. Je lui en fis la remarque et elle me répondit :

– Tu n'as pas beaucoup changé et je t'ai reconnu tout de suite. Bien sûr, tu n'as plus tes mèches de cheveux en bataille avec lesquelles j'aimais jouer lorsque j'étais petite, mais à part cela, je retrouve bien tes yeux, semblables aux miens, et ton exubérance.

Lise se souvenait des petites scènes de théâtre, que j'inventais pour l'amuser, lorsque je venais voir sa famille à Paris. Elle ajouta,

pour me taquiner, que j'aurai fait un excellent comédien. Elle pensait que j'avais un don certain pour la Commedia dell'arte !

Les cheveux, avec lesquels elle jouait enfant, étaient devenus gris. Ils étaient courts et disciplinés, j'avais des responsabilités, il fallait que je donne l'exemple en étant impeccable. Lise fut indulgente avec moi. Elle évita de me faire remarquer que je m'étais un peu arrondi avec l'âge et que mon cou avait tendance à disparaitre dans mes épaules.

Lise s'approcha de moi et m'embrassa. Elle était sincèrement reconnaissance pour mon accueil chaleureux, qui, visiblement, l'avait émue. Elle s'assit ensuite sur le bord du lit et fondit en larmes. Elle se laissait enfin aller, elle avait besoin d'évacuer toute la tension accumulée au cours de ces derniers jours. Je la pris dans mes bras et je lui dis doucement :

– Reposes-toi ma chérie, on aura tout le temps de parler si tu veux, ou de ne rien dire, si tu préfères, je respecterai ta décision. J'essayerai de rentrer tôt ce soir.

Lise s'allongea, elle entendit la porte d'entrée se refermer sur moi alors que je repartais au commissariat et elle s'endormit.

Je rentrais tôt, vers 19 h 00, comme je l'avais promis à ma nièce. J'étais passé chez mon traiteur attitré et j'avais acheté quelques spécialités italiennes, histoire de la mettre un peu dans l'ambiance du pays. Lise venait à peine de se réveiller. Elle se prélassait dans l'un des fauteuils du salon, une tasse de café à la main, le regard encore endormi. Je me dirigeais vers la cuisine pour déposer le sac de courses :

– Je ne sais pas trop ce que tu as l'habitude de manger, alors je suis passé chez mon traiteur et j'ai pris des pâtes à la carbonara et un tiramisu. J'ai pensé que cela te changerait de la choucroute !

Lise sourit, se leva et s'approcha de la table d'un air gourmand. Elle me dit :

– Tu réussis le miracle de me donner faim !